

Czesław Madajczyk

EN RANG SERRE, LES INTELLECTUELS D'EUROPE?
LA FONCTION DES CONGRES MONDIAUX
D'INTELLECTUELS*

L'idée de congrès d'intellectuels et d'homme politiques contre la guerre remonte aux débuts du XX^e siècle. Ces réunions, d'une part, traduisaient l'angoisse de l'opinion publique devant le risque d'une guerre, et d'autre part se faisaient l'expression d'un front commun contre ce péril, de divers courants politiques et d'hommes de culture et de science venant d'horizons politiques divers. Les plus retentissants furent les congrès de Milan (1907), de Londres (1909), de Bâle (1912), et, dans l'entre-deux-guerres, ceux d'Amsterdam (1932) et de Bruxelles (1936). Pour ce qui est de congrès d'intellectuels seuls, frôlant, certes, la grande politique, rappelons ceux de Paris de 1935, de Barcelone–Madrid de 1937, de Wrocław de 1948 et de Berlin–Ouest de 1950.

Les congrès antifascistes des années 1930

Du 21 au 25 juin 1935 — soit à l'heure d'une nouvelle — depuis l'Affaire Dreyfus — bipolarisation d'options chez les intellectuels français, se tint à Paris un Congrès International pour la Défense de la Culture cautionné par des hommes de plume et techniquement préparé par des gens de l'appareil du Comintern, Willi Münzenberg en premier lieu¹. C'était dans le plus fort du rassemblement d'élites intellectuelles sous les bannières d'un Front Populaire en voie de formation sous l'inspiration de communistes.

L'initiative de cette réunion revenait le plus vraisemblablement à Johannes Robert Becher qui avait des appuis parmi les écrivains allemands s'étant exilés en France. En automne 1934, il avait saisi par lettre le comité

*Ce texte est un extrait du livre en préparation sous le titre *Les intellectuels d'Europe face à la politique dans la première moitié du XX^e siècle*.

¹ A. J. Rühle, *Literatur und Revolution*, Köln 1962, p. 507

central du parti communiste soviétique (des bolchéviques) de la proposition de monter une telle manifestation. Venu en novembre de la même année dans la capitale soviétique, il eut à ce sujet des entretiens avec le responsable de la section de la culture du comité central de ce parti². Plus tard, l'initiative en fut reprise par des écrivains français. Le détail des préparatifs fit l'objet de conciliabules auxquels prirent part outre Henri Barbusse et Ilya Ehrenbourg, également Becher, André Malraux, Paul Vaillant-Couturier, André Gide, Jean-Richard Bloch, Paul Nizan, Louis Guilloux et les autres, soit des intellectuels de tendance communiste ou sympathisants. Au début, c'est Henri Barbusse qui jouait un rôle de tout premier ordre, en sa qualité d'organisateur du Congrès. Mais le projet de manifeste qu'il mit au point s'inspirait à ce point de l'appel contre la guerre adopté par le congrès d'Amsterdam, que Henri Mann et Romain Rolland ont refusé leur aval³. Rolland objectait aussi, contre la proposition de fonder à Paris une organisation internationale d'écrivains, l'existence, en URSS, d'une Association Internationale des Ecrivains Revolutionnaires. A la suite de quoi, Barbusse se vit obligé de s'éclipser et c'est Bloch qui prépara une nouvelle version du manifeste, moins politisée, mieux ajustée à la sensibilité du monde littéraire. Les organisateurs convinrent que l'objet déclaré du congrès serait de discuter des conditions de création littéraire et du rapport entre l'écrivain et le lecteur. Finalement, au programme furent inscrits des sujets tels que le patrimoine culturel, la notion d'humanisme, les composantes nationales et internationales de la culture, l'individualité créatrice, la dignité de l'écrivain, le rôle de l'écrivain dans la société et l'activité des écrivains pour la défense de la culture. La peur de vives controverses risquant de diviser les écrivains congressistes se mêlait de l'espoir d'un dialogue fécond et mobilisateur, à condition de lui faire garder un caractère de neutralité. D'aucuns allaient jusqu'à craindre le non-aboutissement de la manifestation. A la différence des congrès qui devaient suivre, celui-ci aurait été préparé, ainsi que l'évoque d'une manière peu crédible. Il y a Ehrenbourg, avec des moyens de bord, presque sans argent ni locaux, à la faveur de l'engagement civique d'écrivains. En réalité, Münzenberg fit un usage magistral des moyens discrètement alloués par le Comintern.

Le Congrès de Paris réunit plus de deux cents délégués dont une centaine d'écrivains de 38 nations, parmi lesquels plusieurs hommes de lettres venus clandestinement du Reich. C'était donc la plus grande réunion des personnalités de proue du monde des lettres, organisée par les commu-

² D. Schiller, K. Pech, R. Hermann, M. Mann, *Exil in Frankreich*, Leipzig 1981, p. 206.

³ *Ibidem*, pp. 545–546.

nistes. Parmi les congressistes se trouvaient des écrivains des plus lus, de même que ceux qui pesaient par leur prestige moral. Contrairement à ce qu'ils avaient laissé entendre, les surréalistes avec leur chef de file André Breton n'ont pas boycotté le congrès. Un public de plusieurs milliers de personnes n'a pas non plus fait défaut⁴. Maxime Gorki, absent, fit valoir, pour s'excuser, sa maladie. Il adressa un envoi aux congressistes, les mettant en garde contre le fascisme comme dénégation du fond même de la culture européenne. Et de l'humanisme dont seule capable de mesurer la portée universelle serait — à son avis — la classe ouvrière⁵.

La présidence honorifique du Congrès fut confiée à Romain Rolland. Les exposés de fond furent l'apanage des écrivains libéraux anglais Edward M. Forster⁶ et Aldous Huxley (ce dernier ne dissimulant pas sa crainte de voir le congrès devenir, à titre exclusif, une plate-forme idéologique de la gauche), des écrivains communistes français Gide et Barbusse (le premier faisant figure d'intellectuel emblématique du Parti Communiste Français et parlant dans son discours inaugural d'"individualisme communiste"), enfin, du gauchisant Heinrich Mann, écrivain allemand en exil. L'attitude unie des congressistes face au fascisme allait de pair avec la diversité de leurs opinions sur le socialisme et la place de la littérature dans la vie sociale. Les plus actifs furent les hôtes du Congrès et les écrivains allemands dont une vingtaine ont pris la parole. Le surréaliste René Crevel s'étant suicidé à la veille de l'ouverture, la lecture de son discours préparé pour le Congrès, en marqua d'une note dramatique la journée inaugurale. Et en l'absence d'André Breton, Paul Eluard, compagnon, à l'époque, des surréalistes, donna lecture d'un texte de celui-ci à l'adresse du Congrès, dans lequel le chef de file du surréalisme s'en prenait à ses organisateurs, en les qualifiant de conservateurs. Parmi les interventions allemandes, les plus percutantes furent celles de H. Mann, de Robert Musil, de Leonhard Frank, de Lion Feuchtwanger, du maître du reportage Egon Erwin Kisch et de Bertolt Brecht. C'est eux qui formulèrent le mot d'ordre de défense de la culture, tourné essentiellement contre son ennemi n° 1, le fascisme. H. Mann, dans son discours sur la dignité de l'homme et la liberté de l'esprit, réclamait une défense de la liberté de pensée et le droit d'agir suivant ses convictions. Et citait en exemple d'une telle attitude dans l'action politique Georges Clé-

⁴ Il s'y trouvait, dans le public, un jeune écrivain polonais Czesław Miłosz, futur Prix Nobel, à l'époque en visite en France.

⁵ M. Gorki, *O pokój i demokrację (Pour la paix et la démocratie)*, Warszawa 1952, pp. 311-313.

⁶ A l'en croire les mémoires d'Ehrenbourg il aurait déclaré que s'il eût été plus jeune et plus courageux, il fût peut-être devenu communiste, *Ludzie, lata, życie (Les gens, les années, la vie)*, 4^e partie, Warszawa 1984, p. 88).

menceau, Vladimir Ilitch Lénine et Thomas Masaryk. Brecht prêchant la lutte contre la barbarie fasciste, souligna que sauver la culture signifiait sauver les hommes pour qui elle était faite. Celui qui souleva un intérêt particulier fut l'“homme à masque” venu illégalement d'Allemagne: Jan Petersen, responsable du groupe berlinois de l'Union Internationale des Ecrivains Révolutionnaires, soit de l'opposition littéraire. La thèse maîtresse de son intervention était: Hitler ce n'est pas l'Allemagne. Quelques-uns parmi les congressistes se déclaraient inquiets de voir la littérature et les écrivains avoir tissé tant d'attaches politiques, et de voir s'éclipser l'individualité d'auteur chez les adeptes d'une littérature collectiviste fort en vue en Union Soviétique.

Les écrivains soviétiques au congrès de Paris sont restés au second plan. Intervenant dans le débat (Isaac E. Babel, Boris L. Pasternak, Nikolaj S. Tikhonov, Ehrenbourg) ils parlaient principalement de la littérature de leur pays, cherchant à récuser tout reproche à son adresse de n'être que de l'agit-prop.

Malgré la controverse entre les écrivains à sensibilité libérale de gauche et de tendance révolutionnaire et prolétarienne, cette “grande messe intellectuelle” que fut, selon Ory et Sirinelli, le congrès de Paris, fit l'effet d'un front antinazi serré de la gauche littéraire et politique. A l'en croire Ehrenbourg, le chancelier du Reich, Adolf Hitler en aurait pris l'ombrage, au point de déclarer avec irritation: “les écrivains bolchévisants sont des assassins de la culture”⁷.

Qualifié par d'aucuns de bariolé, le congrès de Paris devait offrir aux écrivains antifascistes un point d'amorce pour des actions de longue main. Il enfanta d'une Assotiation Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture qui devait bénéficier d'une coopération d'hommes de lettres de 38 pays. Son secrétariat fut établi à Paris. 112 écrivains furent élus au Bureau de l'Assotiation, mais en fait c'est une présidence plus restreinte qui devait en diriger les travaux: y furent élus Barbusse, Rolland, Gide, les frères Mann, Gorki, A. Huxley, Bernard Shaw, Sinclair Lewis — Prix Nobel de littérature de 1930, Forster, Selma Lagerlöf et Ramon Maria del Valle-Inclán. Quand au Bureau, furent appelés à y siéger parmi d'autres: Aragon, Benda, Malraux, Jean Cassou, ce dernier actif dans le domaine des arts plastiques, André Chamson, écrivain ayant de l'audience dans l'intelligentsia française, Ehrenbourg, Pasternak, Mikhaïl Cholokhov, Tikhonov, Mikhaïl Koltsov⁸, Becher, Brecht, Frank, Feuchtwanger, Oskar Maria Graf,

⁷ *Ibidem*, p. 82.

⁸ Koltsov est un personnage moins connu. Ce plus brillant et influent journaliste des années 1930, homme de confiance de Staline, n'en fut pas moins victime des purges de la fin de cette décennie-là.

Kisch, Anna Seghers, Martin Andersen–Nexö. Les membres français de la présidence n'ont pas joué un rôle à la taille des attentes: Barbusse décéda peu après, Gide fit vite de rompre avec les communistes, Rolland s'absentait longuement de Paris, lui préférant la Suisse.

Un an après le Congrès de Paris, la présidence de l'Association tint une session à Londres à laquelle furent débattus les projets de fondation de prix littéraires internationaux, de mise sur pied d'une agence de traduction des meilleurs oeuvres, de création d'une grande encyclopédie. La réalisation de ces projets était inversement proportionnelle à leur ampleur; le plus important c'était d'avoir accepté la proposition de José Bergamin d'Espagne de tenir le congrès suivant à Madrid, en 1937. Nul ne pouvait prévoir qu'une guerre civile des plus sanglantes allait éclater dans trois semaines dans ce pays.

Czesław Miłosz écrit qu'en 1936, diverses campagnes furent menées pour "la défense de la culture" et on invitait de jeunes écrivains à prendre position afin de cimenter le Front populaire. "Je donnai ma signature — écrit-il — mais en me demandant si certains de ceux qui disaient défendre la culture ne cherchaient pas eux aussi à lui faire la peau"⁹.

Le congrès suivant, soit le II^e Congrès des Ecrivains antifascistes pour la Défense de la Culture s'ouvrit le 4 juillet 1937 à Valence siège du gouvernement républicain; il poursuivit ses travaux dans un Madrid assiégé, à quelques kilomètres des tranchées d'unités franquistes, puis, une nouvelle fois à Valence et à Barcelone; sa tranche finale eut lieu du 15 au 17 juillet à Paris¹⁰. Ce caractère voyageur du congrès lui valut le surnom plaisant de "cirque ambulante". Il eut pour organisateurs deux écrivains: Bergamin, essayiste et dramaturge catholique qui se rapprocha de la gauche sous l'effet du choc éprouvé à la suite de l'écrasement, par la Légion étrangère espagnole, de la révolte des houilleurs des Asturies, et le communiste Rafael Alberti. Mais ce qui avait une importance décisive pour le déroulement favorable des travaux, c'était, je pense, la coopération serrée des écrivains espagnols avec leurs confrères allemands de tendance antifasciste débarqués à la faveur de circonstances diverses au-delà des Pyrénées. Et aussi leurs contacts suivis avec les écrivains soviétiques après la conclusion d'un accord culturel hispano-soviétique¹¹.

⁹ Czesław Miłosz, *Une autre Europe*, Paris 1964.

¹⁰ Au sujet de ce congrès, cf. L.M. Schneider, M. Aznar Soler, *II Congreso Internacional de Escritores Antifascistas*, Vol. 1–3, Barcelona 1978–1979; C. Schnelle, K. Schnelle, *Der antifaschistische Schriftstellerkongress von 1937 in Spanien und die Herausbildung progressiver und sozialistischer Tendenzen in der spanischen und lateinamerikanischen Literatur*, dans: *Internationale Literatur des sozialistischen Realismus*, Berlin et Weimar 1978, pp. 445–497.

¹¹ Cf. K. Hermsdorf, H. Fetting, S. Schlenstedt, *Exil in den Niederlanden und Spanien*, Leipzig 1981, p. 300.

Pour l'ouverture de ce congrès, la salle fut décorée de portraits de Barbusse, de Gorki et de del Valle-Inclán, réformateur de la prose et du théâtre espagnol, intellectuel aux convictions républicaines décédé plusieurs mois avant le putsch de général Francisco Franco. L'allocution de bienvenue fut prononcée par Manuel Azaña, écrivain et en même temps président de la République; elle fut suivie d'un discours du ministre Alvares del Vayo qui, en 1935, avait pris part au congrès de Paris comme exilé. Des délégués de vingt-deux pays étaient présents dans la salle; au total quatre-vingts personnes dont une quinzaine de délégués espagnols.

Parmi les congressistes se trouvaient notamment l'écrivain espagnol connu Antonio Machado, Benda, Seghers, Andersen-Nexö, Ludwig Renn (ce dernier rien qu'à Madrid, obligé qu'il fut de regagner le front où il assurait le commandement d'une unité de volontaires), Nicolas Guillén — écrivain cubain de tendance communiste, Alejo Carpentier — nouvelliste cubain, Octavio Paz — poète mexicain, César Vallejo — poète péruvien, Malcolm Cowley, Pablo Neruda — en même temps consul du Chili en Espagne, Tristan Tzara, Alexiei Tolstoï, André Chamson fortement engagé dans la lutte républicaine, Ehrenbourg, Alexanrde Fadeiev, Malraux, John Dos Passos, Stephen Spender du groupe d'écrivains antifascistes rassemblés autour de Wystan H. Auden. Dans la dernière phase, parisienne, du congrès, celui-ci fut rejoint par H. Mann et Aragon¹².

Le deuxième congrès s'orna de moins de noms retentissants que ne le fit le premier; il rassembla surtout des écrivains liés au mouvement révolutionnaire et engagés aux côtés des républicains. Par rapport au précédent, firent notamment défaut les membres de la présidence de l'Assotiation Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture, exeption faite pour H. Mann qui rallia le congrès pour sa dernière tranche. En raison de la solidité des liens entre l'Espagne et Amérique Latine, ce continent avait une forte représentation au congrès. Une participation moins nombreuse de l'Europe tenait non seulement, surtout pour les écrivains plus âgés, à la crainte de se trouver dans une Espagne en proie à une guerre civile ou au fait de considérer comme de l'enfantillage tout débat littéraire en de pareilles circonstances. Ce qui y contribua aussi, c'était le changement de disposition d'esprit envers l'Union Soviétique à la suite des procès de Moscou, et des peines capitales prononcées contre d'éminents militaires et des hommes de proue de la vie politique. Et aussi la critique publique de la situation dans ce pays par cette idole de l'Occident que fut, à l'époque, André Gide. La demande de participation de ce dernier au congrès en Espagne se heurta à l'opposition de Bergamin qui estimait indirectement préjudiciable au

¹² Les deux Mann et Lion Feuchtwanger ont envoyé des vœux à l'adresse du congrès.

combat antifasciste en Espagne, l'“antisoviétisme” de l'auteur du *Retour d'URSS*. Aussi, pendant le Congrès, un voile de silence fut-il tiré sur sa personne, hormis une courte mention de blâme dans le discours de Bergamin¹³. Derrière les coulisses, par contre, tout éclatait de colère rentrée contre Gide.

La phase parisienne du congrès avait pour thème majeur la question du patrimoine de la tradition culturelle, préoccupation assortie d'une autre, la quête d'une culture “nouvelle” qui fût fonction des changements intervenant en Union Soviétique, considérés comme modèles. Au nom de la délégation espagnole, le rapport fut présenté par Plaja Serrano qui fit état de l'identification des jeunes écrivains et les artistes avec la “cause du peuple [espagnol] en lutte” et proclama la concordance des tendances du pouvoir républicain avec les espoirs de la jeune intelligentsia. La vision d'une Espagne autre que celle d'alors — proclamait le rapport — n'allait pouvoir se réaliser qu'au prix d'une guerre à gagner contre les franquistes et leurs alliés¹⁴. Dans la suite des travaux, l'ordre du jour n'était plus respecté, au point de se faire absent; la nature des interventions changeait au gré des circonstances, faisant prendre au congrès l'allure d'un meeting.

Ce congrès itinérant était toujours dominé par l'angoisse d'une menace fasciste, et c'est comme en marge que l'on tenta une quête de la tradition littéraire propre à chacun, en reléguant au second plan la question du réalisme socialiste. Analysant les cultures bourgeoise et prolétarienne, Benda s'en prit à la première, occidentale, et lui reprocha d'avoir trahi le rationalisme, selon l'esprit de la réflexion qu'il avait développée dans son livre *La trahison des clercs*. Mais il alla plus loin, si tant est qu'Ehrenbourg retint bien ses paroles: “L'essentiel, en ce moment, c'est de montrer que les gens qui se sentent concernés par la culture sont sur la première ligne du feu”¹⁵. Robert Musil, par contre, opta pour une vision apolitique de la culture. Cependant, en Espagne le point de vue qui prévalait fut qu'il était particulièrement urgent de mener la guerre et de, parallèlement, défendre la culture; la réflexion portait sur le rôle de l'écrivain dans la situation en présence; un autre pôle de réflexion: la culture populaire. Maintenant, trois semaines après le bombardement de Guernica, le congrès condamna les raids destructeurs de monuments historiques effectués par l'aviation placée sous les ordres du général Franco. L'Union Soviétique était citée comme seul pays à soutenir

¹³ B. Pérez-Ramos écrit que, dans les coulisses, il était beaucoup question de Gide, mais si, dans le débat, son “affaire” fut passée sous silence c'était sous la pression des délégués soviétiques, *Intelligenz und Politik im Spanischen Bürgerkrieg 1935–1938*, Bonn 1982, p. 23.

¹⁴ Cette stratégie était contraire à celle des anarchistes estimant que ce n'est qu'une victoire de la révolution qui serait le gage d'un dénouement victorieux de la guerre.

¹⁵ I. Ehrenbourg, *op. cit.* p. 266.

la république. Quant aux délégués soviétiques, ils se sont concentrés sur des questions politiques, cherchant notamment à justifier les procès montés de toute pièce, intentés en URSS contre des généraux et des hommes politiques, et sur la critique de l'attitude des trotskistes, espagnols inclus. Leurs interventions inspiraient de l'angoisse, en particulier aux hôtes espagnols du congrès, c'est qu'une analogie s'imposait, à savoir qu'en Espagne, comme en Union Soviétique, des généraux se montraient séditeux. Ne voulant pas se joindre à la ligne d'attaque de sa délégation, contre les "ennemis du peuple", Ehrenbourg — ainsi qu'il écrit dans ses mémoires — renonça à intervenir.

A ce deuxième congrès, une partie des écrivains déclaraient qu'il fallait surseoir momentanément à l'activité littéraire, et mettre au premier plan une contribution personnelle à l'histoire, en ralliant le combat pour la république. Selon Brecht, contribuer à la défense de la république espagnole c'était protéger l'oeuvre créatrice de l'esprit, menacée par le fascisme. Et Tristan Tzara, grande figure du surréalisme, proche du communisme, lança des appels pour une évolution sociale de l'art et une plus large intelligence de la question sociale. Cependant — disait-il sur un ton de mise en garde — l'engagement politique des écrivains ne saurait nullement les dispenser d'une responsabilité toute professionnelle.

La ferveur enregistrée au congrès précédent, celui de 1935, n'était plus le fait de celui-ci, lors même de sa dernière tranche, parisienne. Reprenons les paroles de l'un des congressistes: la voix d'un poète n'est pas en mesure de percer au milieu du tintamarre des armes. D'où l'ovation la plus chaleureuse réservée aux écrivains qui combattaient au front: Renn, Malraux et le tout jeune poète espagnol Juan Aparicio.

La résolution de clôture du II^e Congrès de l'Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture portait un caractère politique. Elle proclamait la disposition des intellectuels à combattre le fascisme par tous les moyens en leur pouvoir, appelait à une lutte antifasciste commune, annonçait une contribution du monde des lettres à la défense de la république espagnole: "Défendre la culture c'est soutenir de toutes forces le socialisme et c'est arrêter le fascisme".

De l'avis des chercheurs espagnols J. Tursel et G.G. Queipo de Llano, le II^e congrès, cette manifestation de soutien au Front Populaire espagnol mais aussi à la Russie stalinienne, fit tôt d'affaiblir l'engagement littéraire et politique de ses participants et favorisa un gel de la vocation propagandiste de la littérature dans le camp républicain¹⁶.

¹⁶ J. Tursel, G.G. Queipo de Llano, *Intelektualiści europejscy wobec hiszpańskiej wojny domowej* (*Les intellectuels d'Europe face à la guerre civile d'Espagne*), "Przegląd Humanistyczny" 1991, n^o 3.

Les congrès dans la phase initiale de la guerre froide et face à la menace nucléaire

De l'avis des historiens militaires, l'arme nucléaire fut une invention comparable à celle de la poudre. Elle devint d'autant plus dangereuse qu'elle s'assortissait de progrès de l'électronique dont l'essor datait de l'entre-deux-guerres. L'impact matériel de la bombe atomique fut démontré au Japon, peu après sa construction en polygone. A la suite d'un emploi loin de l'Europe, de la nouvelle arme, ce n'est pas immédiatement que les peuples européens prirent conscience de l'ampleur et du degré de la menace qu'elle présentait et de l'extention ultérieure de sa puissance de destruction (bombe A, bombe H). Ce n'est que la crainte d'un nouveau conflit inspirée par la guerre froide, qu'amena les élites intellectuelles de l'Europe à alerter l'opinion au sujet du péril qu'elle présentait. Ceux qui en avaient pris conscience plus tôt étaient rares; en fut l'écrivain français Julien Green qui, dès le 7 août 1945 notait dans son *Journal*: "La face du monde va changer, sans doute, avec la bombe atomique. L'homme a mis la main sur une arme dont il ne peut que mesurer l'objectif; sa force inouïe tombe au pouvoir de cet être frivole et presque irresponsable qui ne sait résister à l'ivresse de détruire"¹⁷. Commença l'ère de la peur. Et c'est une autre peur qui s'empara du centre-est et du sud-est de l'Europe: celle qu'engendra le système stalinien.

Le Congrès mondial des Intellectuels à Wrocław (1948)

En 1947, des intellectuels français et polonais prirent position pour un désarmement conséquent de l'Allemagne. Au printemps 1948, la presse soviétique publia une lettre ouverte des écrivains soviétique aux hommes de culture américains les invitant à défendre la paix mondiale; cette lettre suscita une réponse des intellectuels américains.

L'idée de convoquer un congrès d'intellectuels pour la défense de la paix prit naissance au printemps 1948, époque où déclinait l'"étape" d'une politique culturelle "ouverte" des communistes polonais. Le congrès devait rassembler une représentation des intellectuels et des artistes du monde entier. Il y a lieu de présumer que sa convocation se fit sous l'impulsion de l'angoisse devant le monopole atomique américain qui risquait d'être joué à fond en cas d'un éventuel conflit soviéto-américain.

Le congrès fut monté en hâte, au bout de deux mois de préparatifs intenses. A la mi-juin fut mise sur pied une Commission d'organisation polonaise avec à sa tête l'écrivain Jarosław Iwaszkiewicz, mais le rôle de

¹⁷ J. Green, *Journal 1928-1958*, Paris 1961, p. 389.

cheville ouvrière incombait à Jerzy Borejsza, nommé commissaire du gouvernement polonais au—dit congrès, un homme large d'idées, doué d'un entregent remarquable, et qui, chose non moins importante, jouissait depuis l'automne 1939 de la confiance des autorités soviétiques. Il était jugé opportun de faire participer au congrès une délégation allemande restreinte, recrutée à titre exclusif dans la zone d'occupation soviétique, ce qui provoqua une juste indignation des intellectuels allemands des zones d'occupation occidentales. En outre, parmi les demandes de participation devaient être écartées celles des intellectuels de tendance antisoviétique ou favorables au Plan Marchall. Le comité français ayant été revêtu de la qualité de coorganisateur, un comité polono—français était chargé de l'envoi des invitations avec une Déclaration préliminaire. Celle—ci proposait d'examiner les questions suivantes: La guerre est—elle à éviter? La coopération pacifique est—elle possible par—delà les différences de système politique? Le droit à la liberté et à un libre développement culturel ne doit—il pas revenir aussi aux autres continents? Comment, au nom du progrès, garantir un libre développement culturel?

Le comité d'organisation polono—français comprenait, du côté polonais, des hommes de science, notamment le philosophe Tadeusz Kotarbiński, le linguiste Tadeusz Lehr—Szałwiński, porte—parole du mouvement slave, le philosophe Kazimierz Ajdukiewicz, le mathématicien Waclaw Sierpiński, des hommes de lettres: Leon Kruczkowski, Jan Parandowski, Jarosław Iwaszkiewicz et des artistes — Xawery Dunikowski, Leon Schiller, Jerzy Hryniewiecki. Du côté français, prirent part aux préparatifs du congrès les écrivains Georges Duhamel, Julien Benda, Armand Salacrou, Vercors (Jean Bruller), ce dernier revêtu d'un haut prestige moral comme fondateur, sous l'occupation, de l'officine clandestine "Les Edition de Minuit", et le romancier Maurice Bendel, président de l'Association des Gens de Lettres français, les artistes Pablo Picasso et Fernand Léger, et les scientifiques Frédéric et Irène Joliot—Curie. L'éminent architecte Le Corbusier (Edouard Jeanneret—Gris) y apporta aussi sa part de collaboration.

Les préparatifs du congrès progressaient à la faveur d'une coopération occulte de quatre partis communistes: polonais, français, italien, et soviétique qui finançaient la manifestation. L'aboutissement du congrès fut l'affaire de responsables de la part de ces partis: en France — de Laurent Casanova, membre suppléant du Bureau Politique du PCF, chargé des affaires culturelles; en Italie — d'Emilio Sereni; en Pologne — de Jerzy Borejsza déjà mentionné, éditeur et inspirateur du monde littéraire, influent animateur culturel de la part du Parti Ouvrier Polonais. C'est à la fin de juillet qu'ils convinrent à Paris de ce que devait être le fond du Congrès; il allait

prendre pour thème la défense de la culture européenne contre l'impérialisme américain, en mettant à profit les réticences des intellectuels anglais devant la domination des USA dans le camp occidental, celles aussi des peuples sud-américains contre l'impérialisme américain, et enfin les frictions internes aux Etats-Unis. Les décisions qui y furent prises ont par la suite été transmises à Moscou pour leur acceptation par le Comité Central du Parti Communiste Soviétique (des bolchéviques)¹⁸. Son secrétaire Andreï Jdanov d'abord hésita, mais finit par reconnaître la proposition comme digne de soutien¹⁹.

Le projet bénéficia aussi d'une coopération des représentations diplomatiques polonaises qui faisaient de la propagande en faveur du congrès et facilitaient la venue en Pologne des congressistes. Celui qui, parmi d'autres, préparait la participation d'une délégation américaine fut Czesław Miłosz, à l'époque conseiller près l'ambassade de Pologne à Washington. Or la tâche était des plus délicates, les autorités américaines ayant pris le parti de boycotter le congrès²⁰. Il y eut des difficultés avec la délivrance des passeports, en particulier aux phisiciens qui avaient accès au secret de la fabrication de la bombe atomique.

Considéré à tort ou à raison comme une sorte d'homme de confiance des intellectuels polonais dans les questions idéologiques et politiques, Borejsza se révéla un organisateur remarquable et un véritable *spiritus movens* du congrès. Ce qui facilitait sa tâche c'étaient ses amitiés et relations de l'époque espagnole et parisienne. Mettant ces atouts à profit, il voulut sans doute démontrer l'inexistence du "rideau de fer" et rendre possible l'expression d'une protestation collective contre la tentative de partage de l'Europe.

Le congrès se tint du 25 au 28 août 1948 à Wrocław. Le choix de cette ville ne fut pas fortuit; il s'agissait de démontrer que l'ancien Breslau devint une ville polonaise. Le choix de la Pologne ne fut pas non plus un fait du hasard; elle fut le pays le plus ravagé par la guerre, ce dont elle tenait le titre moral de lancer des appels pour la paix. Et le délai du congrès n'était pas non plus fixé au hasard; il fut dicté par les nécessités d'une situation internationale qui allait se compliquer.

¹⁸ Les archives du Comité Central du Parti Ouvrier Unifié Polonais, n° 295/XX-111, lettre envoyée à Moscou par Casanova, cité après Z. Woźniczka, *op. cit.*, p. 43.

¹⁹ D. Desanti, *Les staliniens, 1944-1956. Une expérience politique.*, Paris 1975. Desanti fut une journaliste communiste française; elle couvrait le congrès de Wrocław. Plus tard elle a divorcé d'avec le communisme.

²⁰ Les ambassades des Etats-Unis ont reçu des listes de 20 pages des participants du monde entier selon l'état du 18 août; l'objectif de la manifestation y était qualifié de propagande soviétique, Bundesarchiv Koblenz, les micro-fiches Poland 794/7-1 of C.

Le congrès mondial de Wrocław rassembla quelque quatre cents délégués de 45 pays dont la moitié venait de l'Occident. Les plus nombreuses étaient la délégation polonaise dont il est difficile de préciser le nombre, à forte prédominance d'écrivains et d'hommes de science, ainsi que la délégation soviétique que conduisait Alexandre Fadeiev, secrétaire général de l'Union des Ecrivains de l'URSS. Elle comprenait aussi les écrivains M. Cholokhov, I. Ehrenbourg, Leonid M. Leonov, l'historien Evgueni Tarlé, et le président de l'Académie des Beaux-Arts Serguei V. Guerassimov. Parmi les délégations occidentales, la plus prestigieuse fut une délégation française de 27 membres parmi lesquels notamment l'écrivain Vercors, le peintre, journaliste et militant pour la paix Yves Farge, l'abbé Jean Boulier, maître de conférences à l'Institut Catholique, le biologiste Marcel Prennant, la physicienne Irène Joliot-Curie, l'éditeur Pierre Seghers, Aimé Césaire et Paul Eluard, Fernand Léger et Pablo Picasso. La délégation italienne avait pour personnage central Salvatore Quasimodo, futur Prix Nobel, et la délégation yougoslave — l'écrivain Ivo Andric, également un futur Prix Nobel. Parmi les écrivains d'autres pays, relevons la présence de Pablo Neruda et de Martin Anderson-Nexö. L'UNESCO se fit représenter par son directeur général Julian Huxley, biologiste, frère de l'écrivain Aldous qui avait, en 1935, pris part au congrès de Paris²¹. Le groupe d'écrivains allemands de la zone d'occupation soviétique se virent réserver par les intellectuels polonais un accueil bien froid. Du point de vue politique, les communistes étaient majoritaires à ce congrès. Les libéraux, anglo-saxons principalement, et les socialistes étaient venus en nombre restreint, tout comme les catholiques. Rares furent aussi les anciens congressistes de Paris: Albert Andersen-Nexö, Benda, Hans Marchwiza, Ludomil Stoïanov et Alexandre Korneïtchouk.

Considéré à l'époque comme conscience morale de l'humanité, Albert Einstein adressa au comité d'organisation ses expressions de sympathie pour le congrès de Wrocław. Il n'est pas exclu qu'il y entrevoyât l'occasion de rapprocher les positions des hommes de science américains et soviétiques. Il pouvait y être d'autant plus intéressé que Bertrand Russell, aux idées à l'époque belliqueuses, défendait le point de vue des partisans d'une attaque nucléaire préventive contre l'Union Soviétique pour astreindre ainsi ce pays par la force, à faire siennes les conceptions américaines d'internationalisation du contrôle de l'énergie atomique. Outre les expressions de sympathie, Einstein rédigea un message que transmit aux organisateurs son ami, le

²¹ Il était consigné dans les passeports des délégués anglais: Breslau — Germany. Et Max Frisch notait dans son journal en Suisse sa réticence à admettre que la patrie de Gerhart Hauptmann faisait partie de la Pologne, *Tagebuch 1946–1949*, Frankfurt am Main 1962, p. 294.

Professeur Otto Nathan, membre de la délégation de “One World Award Committee”. Il y émit l'idée que l'humanité ne pouvait échapper au danger d'un anéantissement inimaginable qu'en autorisant à titre exclusif une organisation supranationale à fabriquer et à posséder l'arme atomique²². Antérieurement, une proposition américaine dans ce sens avait été avancée à l'Organisation des Nations Unies par Bernhard M. Baruch; elle fut toutefois rejetée par la délégation soviétique, dans la mesure où le rôle décisif y était imparti à l'Amérique. Inconsidérément, l'Union Soviétique entrevit dans la position d'Einstein une réplique du “Plan Baruch”, si bien qu'au congrès de Wrocław, Nathan fut empêché d'intervenir dans le débat; il lui fut en effet demandé de rayer plusieurs phrases du message d'Einstein et d'en remanier voire élaguer le passage évoquant une organisation internationale²³. C'est ce à quoi il se refusa, n'y ayant été nullement autorisé. En conséquence, on s'en fut remis à un compromis on ne pouvait plus boiteux. Quand au message d'Einstein, il n'en fut pas donné lecture au congrès. Huxley qui, ce jour-là, présida la séance, ne fit lire que la lettre du grand savant adressé au comité d'organisation. Ainsi, le physicien américain qui se tenait pour citoyen du monde, fut-il en fait traité de suppôt de la politique officielle des USA.

Cet incident mit à néant l'intention d'Einstein de donner du retentissement aux assises de Wrocław par la publication du message dans la presse new-yorkaise. Et, ce qui plus est, il provoqua une déconfiture et presque un scandale autour du congrès. Borejsza chercha à en sauver la face en promettant l'insertion du message dans le livre du congrès, promesse qui ne fut pas tenue, le livre envisagé n'ayant paru qu'en français. Si bien que le message ne vit le jour que dans la presse new-yorkaise.

Les séances du congrès avaient pour présidents Irène Joliot-Curie, Huxley, Fadeiev, Martin A. Nexö et le peintre italien Renato Guttuso. L'écrivain polonais de marque Jarosław Iwaszkiewicz prodiguait les honneurs de la maison, et le secrétariat du congrès travaillait sous l'oeil de Borejsza. L'égrègement des interventions provoquait ennui et lassitude²⁴ auxquels s'ajoutait encore l'air irrespirable qui régnait dans la salle. Selon

²² Cf. la description de la dispute à l'ONU pour la mise en place d'une telle organisation chez G. Herken, *The Winning Weapon*, New York 1988.

²³ W. Natanson, *Wspomnienia i szkice (Souvenirs et essais)*, Kraków 1977, M. Hoffman, *Zmagania intelektualistów. Dlaczego przed 40 laty nie odczytano orędzia Alberta Einsteina? (Les intellectuels en lutte. Pourquoi, il y a 40 ans, ne fut-il pas donné lecture d'un message d'Einstein?)*, “Przegląd Tygodniowy” 1988, n° 35.

²⁴ Les adversaires du congrès disaient avec ironie qu'il était ouvert, dans la mesure où l'on y donnait ouvertement lecture de textes préparés d'avance, sans s'en écarter pas même pour un mot. C'était tout aussi vrai pour les délégués venant de l'Est que de l'Ouest.

Max Frisch, les interventions le plus chaleureusement accueillies furent celles des délégués de couleur.

Hormis la partie d'apparat, le premier jour donna lieu à quatre rapports (soviétique, anglais, polonais, français); les jours qui ont suivi furent consacrés au débat et à la clôture des travaux. Le premier rapport sous le beau titre *La science et la culture dans la lutte pour le progrès et la paix*, fut présenté par Fadeiev, qui, à sa qualité d'écrivain, ajoutait celle de membre du comité central du parti soviétique, avec tout ce que cela comportait en fait d'engagement politique. Aussi le contenu et le ton de son rapport se firent-ils l'écho de la ligne idéologique de Jdanov, promoteur du réalisme socialiste, et de sa campagne dirigée contre le nihilisme de la culture occidentale et sa prétendue décadence. Contrairement à Anatoli V. Lounatcharski, commissaire du peuple à l'éducation dans les années 1920, Jdanov ne comprenait pas l'Occident pour n'en avoir jamais fait la connaissance. Fadeiev, quant à lui, ou bien partageait ses vues sur la culture occidentale ou bien ne savait pas s'y opposer. Il s'en prit, on ne pouvait plus vivement, au néant idéologique de la culture occidentale et de ses auteurs. Avec une rare véhémence, il s'attaqua à Jean-Paul Sartre et à Malraux, ce dernier un communiste devenu gauliste, qui, peu avant le congrès de Wrocław avait publié un *Appel aux intellectuels* les invitant à combattre le communisme au nom de la défense de la culture. "Si les chacals pouvaient apprendre la dactylographie — disait notamment Fadeiev — et les hyènes savaient se servir de stylo, ils écriraient à coup sûr quelque chose de semblable aux livres de tous les Miller, Eliot et autres Sartre²⁵. Fadeiev chercha à imposer aux congressistes l'évaluation soviétique officielle de la culture ce qui n'est pas sans provoquer une consternation dans l'auditoire. A la suite de cette attaque, Huxley, pourtant toujours porté au compromis, mais ne voulant pas engager son nom dans l'adoption d'une résolution finale, quitta le congrès et peu après la Pologne avec plusieurs membres de la délégation anglaise²⁶. Il s'en fallut de peu qu'Irène Joliot-Curie n'en fit de même. C'est non sans peine qu'on parvint à empêcher une rupture du congrès, en faisant modifier partiellement la position de la délégation soviétique, à la faveur d'une intervention auprès de Viatcheslav Molotov à Moscou faite par l'influent Jakub Berman pour lui représenter qu'à défaut, le congrès allait s'effondrer. Le lendemain, il y a Ehrenbourg qui prit la parole; son discours conciliant fut applaudi, même

²⁵ Archiwum Akt Nowych, zespół akt Polskiego Komitetu Obrońców Pokoju (1948–1950) (Archives des Actes Nouveaux, Lot des Actes du Comité Polonais de la Paix), sign. 1, vol. 2, p. 23. *Przemówienia (Discours)*.

²⁶ Il l'aurait fait sous l'influence — disait-on — de la ferveur anticommuniste de son épouse.

s'il comprenait une critique acerbe de ce qu'il qualifia de nihilisme rongéant la littérature française d'alors.

Ainsi, la tentative de la délégation soviétique d'imposer aux intellectuels de l'Occident un schéma et une interprétation de la culture, se solda-t-elle par un échec.

L'esprit et le ton de l'intervention de Fadeiev se sont retrouvés dans celle du philosophe hongrois György Lukács qui centra son attaque contre la culture occidentale, sur l'existentialisme de Sartre, en lui faisant grief de s'être fait le continuateur de l'idéologie du catastrophisme d'Oswald Spengler.

L'exposé suivant, *La paix et la culture*, fut présenté par William O. Stapledon, nouvelliste et philosophe qui s'est senti quelque peu inquiet devant la tendance par trop à gauche du congrès. Il exprima ses réserves contre une politisation directe du débat en cours²⁷. A son avis, la culture devait se faire l'instrument principal de la paix. Il rapportait la tension internationale à la rivalité et à la lutte de deux cultures dont l'antagonisme de l'URSS et des USA était le reflet, et non à une politique impérialiste. Dans son intervention, il emboucha un plan de réconciliation des idéologies diverses ce qui, à l'époque était de l'utopie pure.

Des opinions voisines se retrouvèrent dans les interventions de l'historien anglais Alan Taylor, du psychologue américain Bryan Hovde et de Huxley. Parlant de la tension internationale, ils en percevaient les causes tant à l'Est qu'à l'Ouest. En outre, Taylor s'opposa à un emploi par trop fréquent et simpliste de la notion d'impérialisme. Ce point de vue fut sujet à de vives critiques, en particulier de la part des intellectuels des pays coloniaux.

Ces divergences étaient loin de faire le jeu des organisateurs polonais du congrès dont l'intention était de faire oeuvre de rapprochement, d'étendre le champ de coopération au nom d'une tolérance mutuelle, d'écarter le "rideau de fer". Or ces divergences ne firent que s'accroître à la suite d'attaques contre Malraux, brutales dans l'idée comme dans l'expression.

L'intervenant suivant fut l'éminent sociologue polonais Józef Chałasiński. Il démontra qu'il ne pouvait être question d'une paix durable sans le respect des cultures de tous les peuples. Et il mettait en garde devant la division de l'Europe en deux mondes — l'un, prosocialiste, l'autre — antisocialiste, chose qu'il tenait pour absurde et contraire à l'idée de culture européenne. Dans une telle scission de l'Europe en deux camps adverses, il entrevoyait un danger mortel pour la culture qui risquerait de s'en trouver

²⁷ Jan Parandowski disait quarante ans après, qu'il fut choqué par le ton et le vocabulaire des intellectuels en ce qu'ils ne différaient point de ceux des hommes politiques et des journalistes, "Odra" 1978, n° 5, p. 4.

anéantie. C'étaient des paroles de poids, prononcées qu'elles furent dans un climat de confrontation, à l'heure où s'amorçait la guerre froide. En effet, le congrès se tenait dans la première phase de la "crise de Berlin", et l'opinion avait le sentiment de se trouver à la veille d'une nouvelle grande guerre.

Le dernier intervenant était Prenant qui parla de la coopération culturelle internationale. Il accentua le besoin de la liberté de création et la nécessité d'un échange d'expériences scientifiques. Et tout comme Einstein, il se prononça pour un contrôle international efficace de la production de la bombe atomique.

Le débat du congrès se concentra sur trois problèmes: la lutte pour la paix, le maintien de l'unité de la culture européenne devant la menace s'appesantissant sur une civilisation entière, la lutte contre le colonialisme et le racisme. La question de la liberté de la culture se fit marginale. De l'avis d'Ehrenbourg, le climat à Wrocław était bien pire qu'en 1935 à Paris: les offenses, les malices et les menaces qu'on se prodiguait en furent le témoignage. C'est en ces termes que le rationaliste irréductible Benda exprima son mécontentement à Ehrenbourg: "Dites-moi ce que sont devenus Babel, Koltsov. J'ai beau poser la question mais personne ne me répond. Votre collègue vient de faire ici un discours; il a qualifié de chacals Sartre et O'Neill. Ceci est-il pertinent ou tout bonnement raisonnable? Et pourquoi nous faut-il applaudir chaque fois que le nome de Staline est prononcé? Je suis un adversaire de la guerre. Je suis un adversaire de la politique des Etats-Unis. Mais je suis un homme de 78 ans, soit un peu trop âgé pour me faire aux méthodes du jardin d'enfants"²⁸.

Le congrès se conclut par l'adoption d'un manifeste appelant les intellectuels et les hommes de culture à se sentir responsables de la sauvegarde de la paix, à fonder des comités nationaux, à consolider dans l'intérêt de la paix les liens internationaux unissant les hommes de culture de tous les pays. Ce manifeste fut adopté par trois cent trente sept délégués sur un total de trois cent cinquante sept²⁹. La délégation française avait exemplairement avalé la couleuvre, entendu les algardes contre Malraux et Sartre: elle a, toute entière, voté pour. Il est pourtant bien vrai que le texte adopté s'écartait sensiblement de celui qu'avait proposé la délégation soviétique.

Il n'est guère facile de dresser le bilan du congrès de Wrocław. Les organisateurs ne parvinrent pas à atteindre l'objectif que formula explicite-

²⁸ I. Ehrenbourg, *op. cit.*, p. 83.

²⁹ 11 votes "contre" furent ceux d'Anglo-saxons, 8 abstentions émanaient de membres de 4 délégations au sein desquelles l'unanimité faisait défaut: du Brésil, des Etats-Unis, de la Suisse et de la Grande-Bretagne.

ment Jarosław Iwaszkiewicz dans une interview de presse aussitôt après l'ouverture des travaux: défendre la paix, la culture européenne et la notion d'"européen"; communiquer à tous l'optimisme quand à l'avenir de cette culture et de humanisme européen, et la foi en leur durée et leur indestructibilité. Un autre objectif: rapprocher les intellectuels de l'Est et de l'Ouest. Le congrès se fit l'expression valable de l'engagement pour un avenir dans la sécurité du genre humain, au point de se voir reprocher une relance des idées du mouvement pacifiste, mais il fit piètre figure comme défenseur de la liberté de la culture. Les congressistes s'accordaient parfaitement dans la condamnation des préparatifs d'une guerre et dans un soutien tout verbal au libre développement de la culture. Mais l'unité fut absente lorsqu'il s'agit de la suggestion invitant les intellectuels de l'Est comme de l'Ouest à s'opposer à la mise en place d'un "rideau de fer" et à la scission du monde en deux camps ennemis. Le congrès révéla également des divergences dans le domaine de son sujet principal³⁰ sur la question de savoir si l'exclusivité de la défense de la paix n'était pas l'apanage des seuls ouvriers.

De retour à Londres, comment Huxley, froissé surtout par la critique de la politique coloniale de la Grande-Bretagne, évalua-t-il le congrès de Wrocław? Il conclut à une insuffisance de volonté de compréhension mutuelle et d'entente. Mais peut-être avait-il raison, le peintre londonien Feliks Topolski, quand il commentait en ces termes son entretien avec Picasso: "J'ai pris conscience que, dans le cadre de rassemblements internationaux, les intellectuels pris individuellement devenaient des pions de stratégies politiques. Les affaires du plus haut poids — soit celles de la paix — restent entre les mains des hommes politiques"³¹. Et pour comparer le congrès de Paris avec celui de Wrocław, de 13 ans postérieur, on peut dire que, pour ce dernier, l'engagement politique de l'écrivain et de l'homme de science n'était plus sujet à débat tant il fut évident et sans voile.

Le congrès de Wrocław eut une résonance assez considérable à l'Est, alors qu'à l'Ouest la presse en parla peu. Dans la Pologne de l'après-guerre, il constitua un événement marquant, ayant offert aux milieux polonais de la culture et de la science une ouverture sur le monde³². Il suscita une évaluation négative de la part d'un mouvement d'opposition anticommuniste, clandestin, en l'occurrence *Wolność i niezawistość* (Liberté et indépendance). Ce mouvement, dans un tract diffusé parmi les congressistes, écrivait notamment: "Nous voulons la paix, mais nous voulons aussi la

³⁰ C'est ce que proclamait la propagande communiste.

³¹ F. Topolski, *Konfrontacje kongresowe (Mises en regard à propos d'un congrès)*, "Odra" 1978, n° 7-8, p. 3.

³² B. Fijałkowska, *Polityka i twórcy 1948-1959 (La politique et les hommes de culture 1948-1959)*, Warszawa 1985, p. 62.

liberté, nous voulons être libres d'expression, libres de la peur, de la faim, nous voulons avoir la liberté de convictions religieuses et par-dessus tout, nous voulons la paix de l'esprit".

Pour faire continuer l'action contre la guerre, le congrès mit sur pied un Comité de Liaison des Intellectuels pour la Paix ayant son siège à Paris, sous la présidence de Frédéric Joliot-Curie. Le congrès de Wrocław eut pour continuation le 1^{er} Congrès Mondial des Défenseurs de la Paix, tenu en avril de l'année suivante (1949) à Paris en présence de 2005 participants et à Prague (380 participants), venus de 72 pays. La capitale tchécoslovaque servit de lieu de réunion à ceux d'entre les congressistes qui s'étaient vu refuser les visas français.

La continuation eut une suite en 1950 dans l'appel de Stockholm et dans la collecte des signatures à apposer au bas de ce document.

Le congrès berlinois pour la défense de la liberté de la culture

En réponse au congrès de Wrocław³³, se tint du 26 au 30 juin 1950 à Berlin-Ouest une réunion d'intellectuels et d'hommes politiques. Il s'agissait de damer le pion à l'influence, parmi les hommes de culture et de science, du mouvement des défenseurs de la paix, support et soutien de la politique de l'URSS; il s'agissait aussi de tenter de s'armer moralement, comme faire se devait en temps de guerre froide, et de mobiliser les clercs et les non-clercs de tendance anticommuniste³⁴. Tout comme pour Wrocław, le choix de Berlin-Ouest ne fut guère fortuit. Depuis la fin de son blocus (il avait duré de juin 1948 à mai 1949) on faisait passer cette ville pour une île de la liberté (dans laquelle furent mis sur pied le *Freier Rundfunk*

³³ "Berliner Anzeiger" écrivait le 25 juin 1950 avec la plume de G. Klemm: "Die Zeit ist gekommen, daß den sogenannten Kongressen, wie in Breslau und Stockholm endlich ein Zusammenschluß der geistigen Kräfte unserer Zeit auf freiwilliger und freiheitlicher Basis entgegengestellt wird" (article intitulé *Freiheit muß verteidigt werden*). Et durant le congrès, Lasky le qualifia de réponse à Wrocław, alors que pour Trevor-Roper c'était du "Wrocław à rebours" soit un congrès de non-communistes. Cette définition n'a pas trouvé d'acceptation chez P. Mendelsohn, délégué des États-Unis.

³⁴ La description de ce congrès, je la fonde principalement sur le compte rendu et les documents des travaux parus dans le cahier 22-23 de la revue "Der Monat", sur l'étude de N. R. Neby, *Die Halbjungfrauen der Demokratie. Zur Geschichte des "Schwedischen Komitees für kulturelle Freiheit 1950-1960"*, dans: *Aspekte des Kulturaustausches zwischen Schweden und dem deutschsprachigen Mitteleuropa nach 1945*, Stockholm 1951, Acta Universitatis Stockholmiensis 28, pp. 205-230; sur l'ouvrage d'I. Hamilton, *Koestler. A Biography*, London 1980; sur l'étude de J. L. Dittberner, *The End of Ideology and American Social Thought: 1930-1960*, "Studies in American History and Culture", 1979 n° 1. D'un moindre poids est l'étude de M. R. Neby, *Der Nahe Norden. Otto Überholzer zum 65 Geburtstag*, Frankfurt am Main 1985. Je tiens compte aussi des mémoires des intellectuels qui ont pris part au congrès berlinois et aux suivants: Aron, Schmidt, Nabokov et autres. Carlo Schmidt apparaît comme l'une des plus valables parmi les sources d'information, pour avoir assisté au devenir du congrès et pour y avoir participé. La presse d'alors m'a aussi été d'une aide considérable.

et, à la fin de 1948, la *Freie Universität*); et pour symbole de la résistance des forces de la démocratie. Le chercheur américain J. Dittberner alla même jusqu'à affirmer que le choix de cette ville fut le résultat d'un calcul: il s'agit de dramatiser le conflit engagé pour des valeurs et des alternatives.

Tout comme l'idée du congrès de Wrocław n'eût pris naissance ni pris corps sans Borejsza, ainsi, c'est Arthur Koestler qu'il y a lieu de considérer comme le *spiritus movens* du congrès berlinois. Sans s'être distingués comme écrivains ou comme éminents esprits du siècle, les deux avaient été des organisateurs dynamiques, des idéologues engagés, et, dans une certaine mesure des manipulateurs — chacun pour le compte de son mandant — de réunions d'intellectuels de ce genre.

En 1948 aux USA, Koestler donna une série de conférences par lesquelles il se fit remarquer dans les milieux officiels américains. Dans ces conférences, il critiqua la naïveté des libéraux et avançait des arguments en faveur d'initiatives à prendre pour faire stopper la progression des influences soviétiques en Europe occidentale. A la suite de quoi, il eut à New York un long entretien avec le général William J. Donovan, directeur de l'Office of Strategic Services, transformé en 1947 en *Central Intelligence Agency (CIA)* soit un centre de renseignements et de contre-propagande. Pour la défense des valeurs et des intérêts occidentaux, Koestler soufflait des méthodes plus intelligentes et plus efficaces de guerre psychologique que celles jusque-là en exercice, propres à calmer la panique en ascension devant le risque d'une guerre. Il rencontra aussi James Burnham, philosophe de l'Université de New York, conseiller d'une section de la *CIA*, à la tête d'un programme contre la pénétration communiste en Europe occidentale (*Office of Policy Coordination*)³⁵. L'initiative de Koestler dans le domaine de la lutte pour les âmes dans la sphère de la culture et de la science avait tout pour compléter valablement la politique déjà en exercice de l'"endiguement" ("containment") de George F. Kennan. Et elle coïncida avec l'initiative de Ruth Eisler (*allias Fischer*), une ancienne communiste allemande de marque et militante du Comintern, de monter à Berlin une manifestation propre à inaugurer une contre-offensive contre la propagande soviétique. C'est sous l'inspiration de son mémoire d'août 1949 que prit naissance l'idée d'y tenir un congrès.

I. Hamilton, auteur d'une biographie de Koestler, écrit que la mise en oeuvre de l'idée de Fischer fut confiée à Michael Josselson, haut fonctionnaire d'origine estonienne de l'administration américaine à Berlin. L'on comptait que l'initiative bénéficierait du soutien du bourgmestre de Berlin, Ernst Reuter, tenu pour un homme courageux (qualité dont il avait fait preuve lors du blocus de la ville), et que l'aspect financier serait à la charge

³⁵ I. Hamilton, *op. cit.*, p. 174.

des Américains. Jusqu'au printemps 1950 se déroulaient des tractations avec des écrivains et des scientifiques de marque, ainsi qu'avec des militants syndicaux pour s'assurer de leur adhésion et soutien.

La conception du congrès berlinois s'ébauchait parallèlement aux USA et en Europe. En Amérique, le mouvement American Intellectuals for Freedom, dirigé par le sociologue Sidney Hook³⁶, marqua une réaction efficace au congrès américano-soviétique pour la paix, tenu en 1949 à New York, ce qui était vraisemblablement d'un encouragement de plus à une contre-offensive de propagande en Europe occidentale où elle se vit accorder le soutien du Mouvement Européen pour la Culture réuni en conférence à Lausanne. Y prirent part notamment Denis Rougemont, Melvin J. Lasky, François Bondy, publiciste connu, et Josselson. Le premier, un Suisse francophone, avait passé la guerre aux Etats-Unis d'où il rentra en 1947, tout en gardant des liens multiples et étroits avec les intellectuels et les services qu'il fallait d'outre-Atlantique³⁷. Josselson quant à lui assurait la liaison entre la CIA et les intellectuels³⁸. Il fut décidé à Lausanne de monter à Berlin une manifestation de personnalités indépendantes de la vie culturelle de l'Occident contre l'oppression de la liberté d'esprit. C'est ce en faveur de quoi optait David Rousset, ancien déporté d'un camp de concentration, auteur de livre *L'Univers concentrationnaire*. A Lausanne il fut aussi reconnu qu'il serait plus efficace vis-à-vis des congressistes, de faire participer au congrès envisagé des intellectuels et des hommes politiques qui, à une époque de leur vie, avaient été liés au communisme, mais qui ont fini par se persuader que le léninisme n'était guère un chemin de la liberté³⁹. Lasky et Rougemont furent désignés pour préparer le congrès envisagé. L'idée de ce congrès bénéficiait déjà du soutien de l'*American Federation of Labor (AFL)* par l'intermédiaire d'Irving Brown, son représentant à Paris. On le qualifiait de "notre homme à nous".

Au début de 1950, se constitua un comité préparatoire comprenant Rougemont et Lasky déjà évoqués ainsi que les berlinois — le bourgmestre de la ville Reuter, en 1920 secrétaire général, pendant un laps de temps court, du Parti Communiste Allemand, et le recteur d'université Otto Suhr. En Angleterre on vit adhérer Russell, A. Huxley, Richard H.S. Crossman et

³⁶ A l'époque de la République de Weimar, Hook faisait des études en Allemagne.

³⁷ Runeby écrit: "Rougemont, der auch im amerikanischen Dienst gewesen war". Avant la Seconde Guerre mondiale, on le rangeait dans le groupe "Esprit" réuni autour d'Emmanuel Mounier. De 1949 à 1978, il dirigea le Centre Européen de Culture à Genève qu'il avait présidé, au moment de sa fondation, le philosophe espagnol Salvador de Madariaga, cf. R. Runeby, *Die Halbjungfrauen*, p. 225.

³⁸ *L'opium des intellectuels*, Paris 1955, p. 238. L'auteur croit cependant utile de préciser n'avoir pas été agent de services secrets.

³⁹ C. Schmidt, *Erinnerungen*, Bern 1979, p. 483 ss.

Koestler; en France — Gide, Léon Blum et Rousset; en Italie — Benedetto Croce, Ignazio Silone, ce dernier ancien membre du Parti Communiste Italien, et Carlo Levi; aux Etats-Unis — John Dewey, le théologien Reinhold Niebur, le philosophe Sidney Hook. En République Fédérale d'Allemagne, le soutien fut accordé par Karl Jaspers, Alfred Weber doyen de la science de l'Etat et Egon Kogon, publiciste, président du Mouvement Européen, considéré aussi comme représentant des anciens déportés des camps de concentration allemands.

Somme toute, l'idée du congrès envisagé s'acquit le soutien de quelque cent cinquante écrivains, scientifiques, journalistes et hommes politiques, les uns — partisans de l'unité ouest-européenne, les autres — anticommunistes, ou encore des Allemands, adversaires du national socialisme et d'Hitler, qui, maintenant ont entrevu la chance de montrer au monde leur pays sous un jour favorable et de parler au nom de l'Europe. Les intellectuels ayant accordé leur soutien à l'idée du congrès considéreraient dans l'ensemble leur participation à la manifestation comme adhésion à une cause noble et juste. Les préparatifs donnèrent lieu en avril 1950, dans le secteur américain de Berlin, à une conférence d'intellectuels connu d'Europe de l'Ouest, à laquelle Lasky annonça la fondation d'une organisation pour la défense de la liberté et de la démocratie contre la tyrannie menaçant le monde de l'Est.

Autant le congrès de Wrocław se tint à l'ombre du blocus de Berlin, autant celui de Berlin-Ouest (26–30 juin 1950) fut dominé par le climat de tension que provoqua le déclenchement d'une guerre en Corée à la veille même de son ouverture (le 25 juin). Ce qui préoccupait les hommes politiques occidentaux c'était le fait de voir les intellectuels européens, au moment du déclenchement de ce conflit, sensiblement plus anti-américains que le l'était l'habitant moyen de l'Europe occidentale. De l'avis de Zbigniew Brzezinski, "quelle que ne fût l'identité de celui qui a déclenché le conflit (coréen, note de l'auteur), il semblait que son amorce confirmât le point de vue soviétique que l'Amérique préparait une guerre contre le camp socialiste⁴⁰. Cette réflexion se trouve confirmée dans les souvenirs de Carlo Schmidt. Il estime qu'après les succès remportés dans la seconde guerre mondiale, l'Union Soviétique apparaissait à nombre d'intellectuels non seulement comme patrie des travailleurs, mais encore comme militante pour la liberté d'esprit. Prenons aussi en considération le fait que beaucoup se refusaient à prêter foi aux crimes et à la terreur stalinienne, d'autres les firent tomber dans l'oubli ou encore invoquaient des raisons ou d'autres pour les expliquer ou justifier. Et le "jdanovisme" en politique culturelle soviétique ne faisait pas d'effet dissuasif dans le contexte de la situation mondiale et

⁴⁰ *Jedność czy konflikty (Unité ou conflits)*, Londyn 1964.

de la menace d'une guerre atomique. Le témoignage des intellectuels qui s'évadaient de l'Europe de l'Est, on en faisait trop peu de cas pour qu'il pût rectifier cette image à l'eau de rose. Mais pour en revenir au congrès proprement dit, les chercheurs français sont enclins à le considérer comme début de la guerre froide d'intellectuels⁴¹.

Le congrès berlinois différait de celui de Wrocław également par le mode de participation des congressistes. Plus de participation formalisée par délégations d'Etats; il était même insisté que ce fût là une réunion de personnalités indépendantes, prêtes à manifester contre les restrictions infligées à la liberté d'esprit dans la partie de l'Europe sous la coupe soviétique, et à s'opposer à l'antiaméricanisme en ascension⁴², et à l'attitude de tolérance face au communisme et au marxisme, propre aux milieux libéraux en Occident. Il n'en reste pas moins que les congressistes furent triés au volet. Ce fait mis à part, les travaux se déroulaient à la parisienne, en présence de plusieurs milliers de spectateurs à la galerie.

Le congrès réunit plus de cent personnalités de vingt pays, mais la moitié était constituée par des Américains et les Allemands⁴³. Parmi les congressistes, trois groupes étaient à distinguer: les Américains en premier lieu, inspirateurs et promoteurs du congrès. Le deuxième groupe c'étaient des intellectuels ayant divorcé du mouvement communiste après une adhésion plus ou moins longue⁴⁴. Pour eux, la présence au congrès était une chance de se mettre sur la première ligne du front de lutte pour la liberté. Et le troisième groupe c'étaient d'anciens exilés du Troisième Reich⁴⁵. Il y a lieu d'apprécier plus spécialement le rôle joué par le bourgmestre Reuter, une sorte d'"éminence grise" à l'ombre des intellectuels d'élite. Nikolai Nabokov, prenant la parole en 1953 au congrès de Hambourg, l'appellera fondateur et père spirituel du mouvement ("Gründer und der geistliche Vater unserer Bewegung").

La presse fit état d'une mince participation au congrès d'intellectuels chrétiens (deux catholiques, deux calvinistes, deux représentants d'autres

⁴¹ La formule de P. Ory et J.-F. Sirinelle dans *Les Intellectuels en France de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris 1986.

⁴² R. Aron, *op. cit.*, p. 235.

⁴³ Les émigrés allemands se sont trouvés dans quatre groupes par nations: américain (Carl J. Friedrich, Hermann Kesten, Golo Mann, Walther Mehring), anglais (Sebastian Haffner, Richard Loewenthal, Koestler), suisse (Wilhelm Röpke) et ouest-allemand (Borkenau, Buber, Plievier, ce dernier ayant séjourné de 1933 à 1945 en Union Soviétique).

⁴⁴ Jacek Bocheński en parle en ces termes: "Il paraît — et plus d'une lecture le confirme — que c'est un maléfice des communistes que de s'affranchir du communisme, dans la mesure où cela les condamne à l'anticommunisme qui fait de la lutte anticommuniste l'axe de tout, ce qui constitue quand même une certaine déformation, une certaine diminution de la nature humaine", cf. J. Trznadel, *Hańba domowa (L'opprobre à domicile)*, Warszawa 1990, p. 163.

⁴⁵ En URSS dans les années trente, en Angleterre de 1937 à 1945, puis aux USA.

mouvances protestantes, un ecclésiastique basque) tant conservateurs que “progressistes”. Et parmi les congressistes français, la majorité des écrivains et des scientifiques de marque faisait défaut. Il se trouvait parmi eux des intellectuels et des hommes politiques anticommunistes et antitotalitaires de tendances diverses, entre autre le socialiste André Philip, le gaulliste connu de son activité dans la Résistance Henri Fernay, le “révolutionnaire anti-communiste” Michael Collinet, l’ex-communiste Jules Monnerot, l’ancien fasciste Thierry Maulnier, antagoniste de Sartre. Une personnalité qui ne manquait pas d’intérêt c’était Hermann J. Müller, généticien américain, Prix Nobel de 1946, en butte à des attaques pseudoscientifiques de Trofim Lyssenko en URSS. Le groupe américain comprenait aussi deux Noirs⁴⁶. L’Inde y fut présente en la personne de Kesha Malik, L’Amérique Latine en celle d’un Colombien⁴⁷, et c’est Józef Czapski, peintre et écrivain, qui s’y fit le porte-parole des Polonais en exil. Il salua le congrès au nom des peuples d’au-delà du “rideau de fer” qui, eux aussi, font partie de l’Europe. Il prit en outre la parole pour parler de l’aide à accorder aux jeunes transfuges de l’Est, et proposa la fondation, à leur intention, d’un établissement d’enseignement supérieur⁴⁸. Trois exilés russes sont aussi venus au congrès berlinois, entre autres l’historien Boris Nikolaïevski.

La présidence du congrès fut confié à Jules Romains, la vice-présidence à Reuter, à Hook et à Weber. Il y eut aussi des vice-présidents d’honneur: Croce, Dewey, Jaspers, Salvador de Madariaga, Jacques Maritain et Russell qui, tout en étant absents, n’en accordait pas moins à la réunion leur soutien moral⁴⁹. Le jour de l’ouverture, prenant en considération la situation internationale en présence, et obéissant à une forte pression des organisateurs, Hans Thirring, physicien atomique de Vienne, adversaire de l’aggravation par les intellectuels du conflit entre l’Est et l’Ouest, partisan d’une réconciliation des deux blocs, retira son exposé sous le titre *La responsabilité des intellectuels*.

Huit rapports furent présentés à la séance inaugurale. Quatre conférenciers étaient d’anciens militants communistes (Hook, Koestler, Reuter, Silone); les autres quatre — c’étaient Weber, Trygve Halvdan Lie, secrétaire

⁴⁶ Le restaurant d’hôtel où les congressistes prenaient leurs repas, a refusé d’en servir aux délégués Noirs. Face au refus des autres congressistes de s’y restaurer, il a renoncé à cette pratique discriminatoire.

⁴⁷ Les archives rédactionnelles du “Tagesspiegel”.

⁴⁸ Il y fut secondé par un autre intellectuel polonais en exil, Jerzy Giedroïc.

⁴⁹ Parmi ceux qui saluaient le congrès, se trouvaient des chercheurs français — le sociologue R. Aron et phisicien Louis de Broglie ainsi que les écrivains français Gide et Duhamel, américains Dos Passos et Upton Sinclair. De même que des animateurs culturels selon une formule très large — Malraux, J. Huxley, Victor Gollancz. Il y a lieu de mentionner en autre Mme Eleonora Roosevelt, Madariaga et Levi.

du parti social-démocrate norvégien, Lasky et Romains. De l'avis d'Ernst Nolte, ils n'ont ni électrisé ni ému les congressistes⁵⁰.

L'orateur principal c'était Koestler qui, hormis la séance inaugurale, intervint encore à deux reprises. Il s'en prit à l'attitude de compromis adoptée par d'aucuns en situation de guerre froide qui appelle des attitudes sans ambiguïté⁵¹. Il préconisa la fondation d'une alliance combattive des élites intellectuelles de l'Occident, étant donné que l'Etat totalitaire constituait un plus grave péril que les tyrannies anciennes, et que la paix était impossible sans liberté. Sans elle, les sociétés ne seraient pas en mesure d'empêcher le déclenchement d'une guerre. Voilà pourquoi il n'opta pour la paix que sous réserve de conditions précises. Il remit aussi en question, comme anachronique, la division en droite et en gauche. C'est d'une manière tout aussi pugnace qu'intervint le sociologue américain de marque, James Burnham, autrefois adepte de Léon Trotski. Ce sociologue, auteur de la théorie de la "révolution des managers", enseigna dans des écoles militaires américaines, et peu avant le congrès, avait publié *The Coming Defeat of Communism*, annonçant la venue d'une révolution bureaucratique. Dans son exposé *La rhétorique de la paix*, dirigée contre l'Appel de Stockholm pour l'interdiction de l'arme atomique⁵², il mit en garde contre le danger d'une "infiltration communiste flagrante" qui agit comme un poison. Burnham, adversaire résolu du pacifisme en général, et en particulier du mouvement de la paix, ce dernier — estimait-il — habilement exploité à leurs fins par les communistes, présenta la paix qu'ils cherchaient à promouvoir comme une perpétuation des prisons, des camps de concentration, d'un Etat policier total⁵³. Il lança un appel pour une libération de l'Europe du communisme, de l'Armée Rouge et du NKVD. Il admettait le recours à la bombe atomique dans des circonstances précises. Tout comme Koestler, il faisait sien le mot d'ordre de la paix, mais d'une paix garantie par la liberté. A son tour, Silone, intervenant en allemand, prit entre autres fait et cause pour les Allemands sortis vaincus de la dernière guerre, et pour leur droit à la liberté.

Le débat a porté sur quatre questions: 1. La science et le totalitarisme; 2. L'art, les artistes et la liberté; 3. Le citoyen dans une société libre; 4. La défense de la paix et la liberté. D'autres questions considérées: les chemins menant vers une "Europe nouvelle" et la question allemande.

⁵⁰ E. Nolte, *Deutschland und der kalte Krieg*, München-Zürich 1974, p. 399.

⁵¹ "Ich spreche hier von jener Kategorie unserer intellektuellen Kollegen im Westen, die Neutralität gegenüber der Cholera predigt. Diesse Menschen sind die Opfer einer seltsamen, geistigen Perversion. Sie können alles beweisen, woran sie glauben, alles was sie beweisen können. Sie sind die Halbjungfrauen der Demokratie", "Der Monat" 1950, n° 22-23, p. 356.

⁵² L'appel aurait été signé par 500 millions d'hommes.

⁵³ Il fit mention dans son exposé du meurtre d'officiers polonais à Katyń (URSS).

Trois orientations étaient à dégager au congrès: combattante ou de confrontation, modérée, et, troisièmement, contraire aux intentions du congrès. Il convient de ranger dans la dernière, à côté de l'historien anglais Hugh Trevor-Roper qui prit nettement ses distances vis-à-vis du congrès comme manifestation politique, un autre intellectuel britannique, Alfred J. Ayer. L'orientation combattante avait pour tenants Koestler, cet adversaire intransigent de toute partie liée avec la gauche qui, elle, tenait jusqu'aux socialistes et sociaux démocrates en suspicion d'un penchant excessif pour le compromis, ainsi que Franz Borkenau et Burnham. Intervenant dans le débat, Borkenau se fit l'expression d'un soutien inconditionnel et sans réserve à la décision du président Harry Truman d'engagement américain dans la guerre en Corée, et pour son intransigeance, ce qui lui valut des attaques de la part d'autres intervenants. Parmi les modérés, l'on nomme en premier lieu Silone avec ses appels à la raison et son opposition à ce que le congrès ne fût un épisode de guerre froide⁵⁴. Parmi les modérés, il convient aussi de ranger A. Philippe, qui critiqua les opinions de Burnham, traduisant un défaut de compréhension de la situation de l'Europe à l'heure atomique. Et aussi Franco Lombardi, Adolf Grimme, directeur général de la radio nord-allemande, mal disposé à l'égard des convertis politiques et mettant en garde contre un "totalitarisme de la liberté", de même que Lie, prenant fait et cause pour la sociale démocratie, et encore Frode Jacobsen du Danemark, du cercle de la Résistance danoise, mettant en garde contre un "anticommunisme réactionnaire".

Une partie des congressistes aurait le mieux aimé rester "sur l'Olympe", soit garder ce qu'on appellera plus tard le "non-alignement", sans pour autant se voir interdire l'engagement social au nom de la quête d'une grande idée propre à faire renaître le monde, ou d'une grande utopie. D'aucuns se sentaient vexés de voir des dissidents communistes et des intellectuels allemands en exil rivaliser de proaméricanisme. C'est ce qui fut à l'origine de prises de bec sporadiques.

Mais malgré ces divergences et sans doute sous la pression de la situation internationale, c'est à l'unanimité que le congrès adopta une résolution sous forme d'un manifeste en quatorze points. Celui-ci appelait pour la liberté de l'esprit, mettait en garde contre le danger de la part des Etats totalitaires, s'en prenait à de "fausses campagnes pour la paix" et à l'attitude de neutralisme adoptée par une partie des intellectuels. Un autre

⁵⁴ Fort significative était la réaction de Silone à l'intervention de Koestler où fut abolie la division en droite et en gauche. C'est en termes suivants qu'il la commenta à l'épouse de l'orateur, en lui disant "qu'Arthur serait un bon député socialiste en Italie, pays où l'on dit que le socialisme vieux style était mourant, et que le Parti travailliste (britannique) a trahi le socialisme", cf. I. Hamilton, *op. cit.*, p. 187.

document exprimait la solidarité du congrès avec la lutte du peuple espagnol contre la dictature totalitaire du général Franco. En outre, le congrès adressa un envoi aux artistes, aux écrivains et aux scientifiques d'“au-delà du rideau de fer”, en exprimant sa solidarité avec ceux qui y luttèrent pour la liberté et en qualifiant le conflit entre l'Est et l'Ouest d'affaire de paix et de liberté.

Ce n'est pas seulement comme orateur que Koestler se montra l'animateur le plus dynamique du congrès. Son rôle de protagoniste, il le joua également derrière les coulisses. Ainsi qu'écrit son biographe, il constituait avec Hook, Burnham, Brown et Lasky, un état-major informel du congrès, au sein duquel seul lui-même et le représentant de l'AFL, méritaient à ses yeux le qualificatif de politiquement avisés. Chaque nuit, ils mettaient au point un plan tactique pour les séances du jour venait. C'est ce petit comité qui mit la dernière main au projet de manifeste préparé par Koestler.

Le congrès était une manifestation contre le communisme et ses sympathisants; contre, aussi, les intellectuels qui le toléraient; il se proposait d'influer sur les élites du monde intellectuel, soit sur les maîtres à penser du monde de l'époque, et ce dans un climat que la guerre de Corée venait d'envenimer. Une évaluation politiquement compétente du congrès semble être celle émise par le bourgmestre Reuter qui en assumait le patronage: il le qualifia de politique plutôt que scientifique⁵⁵.

Le congrès remplit-il la mission qui lui avait été assignée, celle d'apporter un complément d'armement moral dans le cadre de la guerre froide? La réponse demanderait une analyse profonde et une prise en ligne de compte des résultats d'activité de la structure mise sur pied par le congrès — le Congress for Cultural Freedom (plus loin: CCF) — continuatrice de l'activité amorcée à Berlin-Ouest. Mais même l'état actuel des connaissances autorise à risquer la thèse qu'à la faveur d'une situation internationale propice, les résultats ont dépassé les attentes. Mais, abstraction faite des intentions des organisateurs, l'on serait en droit d'affirmer qu'à la suite des congrès de Wrocław et de Berlin, il y eut rupture, pour un temps, de nombreux liens d'unité tissés dans l'enceinte de la culture européenne, un desserrement de son unité.

Par la suite, les cofondateurs du congrès de Berlin en multiplieront les structures et les activités, à la faveur d'un comité exécutif international (Committee for Free World) comprenant Rougemont, Hook, Burnham, Martin Buber, Theodore Plievier, Nabokov, Silone, Koestler, Irving Brown de

⁵⁵ “Der Kongress war stärker politisch als wissenschaftlich betont. Aber es war klar, daß wir über die Grenze des Politischen hinweg die Hände reichen wollten zu all den geistigen Kräften, die nun einmal mindestens so sehr wie die Politik die Welt gestalten und beeinflussen” (Landesarchiv Berlin, Rep. 200, Acc. 2326, n° 118. Discours de Reuter du 26 juillet 1953 à Hambourg au congrès “Wissenschaft und Freiheit”).

l'ALF, Russell, Lie, Spender, Kogon et Carlo Schmidt. Koestler quant à lui, pour des raisons de santé (un épuisement nerveux) et un voyage envisagé en Amérique, se retira momentanément des travaux du CCF, mais les rejoignit au bout d'un temps. Rougemont dirigea l'organisation jusqu'à 1966⁵⁶. Les fonctions de secrétaires généraux furent confiés à Nabokov qui, après la guerre, avait été, pendant un temps, officier des troupes soviétiques d'occupation en Allemagne, et François Bondy. La direction du CCF siégeait à Paris où se trouvait le secrétariat permanent, et à Berlin.

On vit aussi se constituer des comités nationaux. Le comité français démarra à l'enseigne des "Amis de la liberté"⁵⁷, l'américain sous celle d'"American Committee for Cultural Freedom". Trois revues s'employaient à la propagande de ses objectifs; la plus importante c'était "The New Leader", qui avait largement contribué à la préparation du congrès berlinois. Quant au comité allemand, il comprenait Willy Brandt, Kogon, Rudolf Pechel, Theodor Plievier, Boris Blacher et Margarethe Buber-Naumann, femme d'un philosophe israélien de la religion, émigré d'Allemagne.

En 1951, le CCF étendit son activité à l'Asie: il tint un congrès à Bombay⁵⁸ où prirent part notamment Rougemont, Madariaga, Burnham, Spender et Auden⁵⁹. Le devant de la scène y fut tenu par des intellectuels américains, avec, comme note dominante de leurs interventions, la critique de la neutralité morale face au totalitarisme. Il ne semble pas que ce congrès fût couronné de succès. L'année suivante, une conférence fut tenue à Stockholm, ville qui avait prêté son nom à un fameux appel pacifiste. Cette conférence devait amorcer une contre-offensive de propagande dans les pays scandinaves et aboutir à la fondation d'un comité régional pour l'ensemble de la péninsule, ce qui pourtant ce solda par un échec. C'est là que Rougemont définit la différence entre neutralité et neutralisme. Neutralité c'était, selon lui, une affaire d'Etat soumise à des motivations politiques, alors que neutralisme c'était l'indifférence des intellectuels devant la lutte des forces démocratiques et totalitaires. C'est la seconde attitude, individuelle, qui était, selon lui, à combattre.

⁵⁶ Selon J. Dittberner, Russell renonça à la présidence ou, plus proprement, coprésidence d'honneur, en raison de l'attitude critique adoptée à son égard par le comité américain du CCF, *op. cit.*, p. 142.

⁵⁷ A ce moment-là, le terrain ne lui fut pas propice. Le congrès y suscita des critiques de la part d'intellectuels libéraux. "L'Observateur" accusa Koestler de s'en prendre, au nom de la démocratie, aux libertés fondamentales dont la tolérance et le respect des opinions différentes.

⁵⁸ Nehru n'accepta que le congrès se tînt à New Delhi, et interdi au Conseil Mondial de la Paix d'y en tenir un. C'est ce qui fit que le choix du CCF se porta sur Bombay. Et le Congrès de Défenseur de la Paix des Pays d'Asie et de la zone du Pacifique se réunit par la suite à Pékin.

⁵⁹ Auden, en 1939, partit pour les Etats-Unis où, en dépit de son homosexualisme, il se convertit au christianisme. Commandant pendant la guerre, il fut actif dans un centre d'étude du moral de l'armée. Après la guerre, il séjourna en service dans l'Allemagne occupée.

La réunion suivante eut lieu à Hambourg en juin 1953, soit déjà après la mort de Staline; elle prit pour thème “Science et Liberté” et bénéficia de la bénédiction des membres illustres du comité d’honneur: Jaspers, Maritain, H. J. Miller et Russell. Le comité d’organisation était dirigé par Michael Polanyi de Manchester, une personnalité des plus intéressantes. Ce scientifique d’origine hongroise, chimiste et physicien d’une vaste culture philosophique, fut l’un des esprits les plus polyvalents de la première moitié du XX^e siècle. En 1933, il démissionna du Kaiser–Wilhelm–Institut en signe de protestation contre la discrimination des Juifs. Il s’établit en Angleterre où, en 1948, il se verra confier la chaire d’histoire des découvertes et des sciences à l’Université de Manchester⁶⁰.

Parmi les quelque cent congressistes à Hambourg, se fit particulièrement remarquer une participation nombreuse de scientifiques américains. Ce congrès portait sur la liberté de la recherche scientifique dans les “pays non totalitaires”; il insista sur l’indispensable fidélité aux idéaux de l’objectivité et de la vérité. Parmi les rapporteurs se trouvaient notamment Hook, Raymond Aron et le secrétaire général du CCF Nabokov⁶¹. La réunion se pencha aussi sur la situation préoccupante des sciences biologiques en URSS, et s’ alarma au sujet du sort du biologiste soviétique Nikolaï I. Vavilov, principal opposant du charlatan Trofime D. Lyssenko, dictateur sous Staline des sciences biologiques soviétiques, sans savoir que ce chercheur éminent était mort pendant la guerre, déporté dans un *goulag*.

Plus important que les réunions postberliniotes évoquées plus haut, fut le congrès de Milan tenu en septembre 1955. Il prit pour thème l’avenir de la liberté, la question de surmonter des alternatives périmées. De l’avis de J. L. Dittberner, le CCF continuait de s’engager politiquement, en proclamant ouvertement un anticommunisme marqué et en formant un front contre la gauche. D’où le congrès de Milan poursuivit le débat sur les questions posées à Berlin, en particulier par Koestler, mais essaya aussi de prendre position sur les changements intervenant à l’Est, ce qui s’assortissait de la question de savoir, combien fondamentale, si ce n’était pas une fin qui arrivait de l’ère de l’idéologie⁶². Le congrès de Milan eut pour organisateurs Polanyi, Aron, Nabokov et Hook. Celui qui paraissait le plus influent parmi ces quatre, était le savant français, libéral connu, mais à l’époque peu populaire dans son pays. Le congrès réunit quelque cent quarante — cent

⁶⁰ Depuis 1958, il enseigna à Oxford. En tant que philosophe aux opinions religieuses, il faisait passer la morale au-dessus du savoir et de la science.

⁶¹ Ce compositeur américain d’origine russe travailla, en 1945–1946, dans l’administration américaine d’occupation.

⁶² En 1955, dans son *L’Opium des intellectuels*, Aron posa la question: fin de l’âge des idéologies? Or, c’est le marxisme qu’il tenait pour opium.

cinquante intellectuels de trente six pays, et fut présidé par Bondy. Autant à Berlin, le devant de la scène revenait aux hommes politiques, autant à Milan — la relève était aux intellectuels anticommunistes attirés par la politique. Trois grandes questions y furent posées: l'état de l'économie soviétique (supériorité ou retard par rapport au capitalisme), la situation des pays sous-développés, et les perspectives de leur développement, enfin les relations entre liberté et ingérence dans l'économie capitaliste et le rôle de la planification. Une cinquantaine d'exposés furent consacrés à la critique du doctrinalisme, du fanatisme et de l'hystérie idéologique. Aron affirma que les fondements du grand conflit idéologique s'étaient érodés; par ailleurs, cheminait la conviction d'une défaite du communisme dans sa lutte idéologique en Occident, et d'un déclin de toute ferveur idéologique. Nombre de congressistes étaient convaincus qu'en Occident, les idéologies du socialisme et du libéralisme doctrinaux étaient perdantes⁶³.

Le congrès de Milan marqua une percée de jeunes intellectuels; en fut Crossman qui avait abandonné la philosophie pour la politique et qui, maintenant, représentait l'aile gauche du Parti travailliste britannique. Il émit un avis propre à offenser plus d'un intellectuel, à savoir que les experts issus de leur milieu se montraient politiquement plus naïfs que ne l'était le peuple inculte. C'est également parmi les jeunes que se rangeait à l'époque George F. Kennan, auteur de la doctrine de l'"endiguement" ("containment"), adversaire de la culture de masse et de la tendance au simplisme qui lui est propre. Pour sa part, Czesław Miłosz fit une analyse du "dégel" soit d'une décripsation, manifeste à l'époque, en politique culturelle en Europe de l'Est, et des conséquences à en escompter.

Le débat à Milan fut plus âpre qu'à Berlin, plus riche en prises de bec quelquefois très vives. L'impression qui s'en dégagait était que le courant qui optait essentiellement pour le "non-alignement" des intellectuels égalait en nombre l'option confrontationniste, voire même l'emportait sur elle⁶⁴.

Mais il y eut un autre instrument, non moins important que les congrès, de rayonner sur les intellectuels d'Europe — les revues socio-culturelles d'une bonne tenue intellectuelle. En faisait partie "Der Monat", paraissant depuis 1948 à Berlin sous la direction de Lasky, et ayant collaboré à la préparation du congrès berlinois et à la propagande de ses idées. D'une nature différente était la revue "Preuves", paraissant en France depuis 1951, revue qui, sous la direction de Bondy, se fit un nom parmi les intellectuels, ce qui tenait pour une part aux polémiques qu'elle engageait non seulement avec "Les Temps Modernes" de tendance procommuniste, mais aussi avec "L'Esprit" catholique et "L'Ob-

⁶³ J. Dittberner, *op. cit.*, p. 125.

⁶⁴ Les interventions de Hannah Arendt et Raymond Aron n'y ont pas suscité d'intérêt majeur.

servateur” neutraliste. En Angleterre, un mensuel nouvellement fondé, “The Encounter”, dirigé par Spender, fit bien sa percée parmi les revues de sa catégorie. Il y a lieu de mentionner encore le “Tempo Presente” édité en Italie par Silone et par Nicolo Chiaramente, “Ouest” destiné à l’Inde, ainsi que “Cuadernos” édités à Paris en espagnol. Chiaramente, un intellectuel d’esprit indépendant, était fort expert en systèmes totalitaires qu’il avait combattu dans sa patrie, puis, en Espagne, comme pilote d’avion⁶⁵. Hormis cette activité éditoriale, le CCF soutenait financièrement certaines publications, organisait des séminaires, fondait des bourses. Quelques-uns parmi les éminents intellectuels anglo-saxons se laissèrent amener à consentir une contribution financière régulière au “Fund for Intellectuals”.

Avec le temps, l’activité du CCF passa du plan politique à celui de la culture et de la science. La revue “Preuves” devint un forum des sciences sociales; elle en présentait les acquis américains et européens. Après octobre 1956, le CCF commença à rayonner sur la Pologne par le truchement d’un mécénat plus attrayant que celui qu’exerçait officiellement l’Etat polonais. Ce mécénat plus attrayant aurait pour cheville ouvrière — à l’en croire le feu Artur Sandauer — Konstany Jeleński.

Au bout d’un temps, l’identité du sponsor du congrès berlinois fut rendu publique. Il se révéla que ce n’était pas l’AFL mais bien la CIA⁶⁶. En 1967, elle accorda au CCF une subvention de l’ordre de 1.000.000 de dollars. Cette révélation provoqua un scandale; le CCF changea de dénomination en “International Asociacion for Cultural Freedom” et de sponsor en Ford.

La révélation de la source de financement du CCF provoqua un débat dont la nature était entre autre éthique. Etant donné le sponsoring de la CIA, était-il juste d’avoir pris part au congrès pour le noble objectif qui lui présidait? Parmi les congressistes, les uns voulaient, en usant d’un tel moyen, dénoncer le stalinisme, les autres — défendre la liberté de la culture, les grandes traditions de la culture européenne. S’estimant pour “citoyen du monde”, Nabokov s’interroge dans ses mémoires parus en 1975, s’il ne se montra pas un idiot utile (*nützlicher Idiot*) en prenant part à cette manifestation. Et il répond que tout suspect qu’était l’argent qui en permit la tenue, il lui offrit, à lui, Nabokov, l’occsion de remplir une mission importante⁶⁷. Tel

⁶⁵ De l’avis de Czesław Miłosz, Chiaramonte, critique théâtral fait partie des intellectuels dont on n’est pas encore parvenu à faire la part des fautes et des mérites, *Rok myśliwego (L’Année du chasseur)*, Paris 1990, p. 269.

⁶⁶ G. Neuberger, M. Opperskalski, *CIA in Westeuropa*, Göttingen 1982. Les auteurs qualifient la CIA d’organisation comblant la lacune entre la diplomatie traditionnelle et la belligérance ouverte.

⁶⁷ “Vielleicht waren wir Werkzeuge in den Händen anderer; vor unseren Bewußtsein handelten wir gemäß dem Ruf und dem Gebot unseres Gewissens in völliger Autonomie”, cité après C. Schmidt, *Erinnerungen*, Bern 1979, p. 489.

était aussi l'avis de Raymond Aron qui, empêché de venir à Berlin, envoya au congrès un exposé sorti de sa plume. Il estimait qu'en faisant oeuvre de mobilisation intellectuelle à la place d'une mobilisation armée qui, elle, eût été périlleuse pour l'humanité, le congrès lui donnait la possibilité de prendre fait et cause pour les idées qui lui étaient chères. L'histoire, certes, leur donnera raison, même si, à l'époque, la part prise aux travaux du CCF constituait un soutien intellectuel à la politique de l'une des parties d'une guerre froide risquant à tout moment de dégénérer en chaude⁶⁸.

Autant le congrès de Wrocław marqua un soutien à l'URSS et à sa politique, autant le berlinois renouant par son nom avec celui de Paris de 1935, accorda le sien au bloc occidental, en rejetant le totalitarisme. Autant le premier d'entre eux traduisait l'angoisse d'une humanité menacée par une guerre atomique, autant le second, en la reléguant à un plan plus reculé, se concentrait sur la liberté de création en tant que condition de la survie de la culture et de la durée de la paix. Aux deux congrès, les intellectuels s'engageaient en faveur des valeurs essentielles pour l'humanité. Et les deux jouaient le rôle d'instruments maniés par des hommes politiques. En effet, c'est de la volonté de ces derniers que dépendait la tenue ou la non-tenue de tels congrès.

Le congrès de Berlin fut aussi une prise de position sur les illusions et les désenchantements idéologiques des années 1930. Mais le brandon de l'anticommunisme attisé à Berlin se révéla un antidote insuffisamment efficace pour les intellectuels européens qui ne s'étaient pas encore liés de façon ou d'autre au communisme. Il n'était qu'une mise en garde contre un retour d'illusions sur la nature du communisme dans son édition soviétique⁶⁹.

Dans son livre *Compagnons de route*, D. Caute, en comparant les congrès communistes et ceux du CCF, affirme que les analogies n'étaient que de forme, alors que les différences avaient un caractère fondamental. Il attire aussi l'attention sur les personnalités qui présidaient ces congrès: Gide avant la guerre à Paris, Frédéric Joliot-Curie après la guerre à Wrocław pour les congrès communistes, Jaspers pour le congrès berlinois.

Berlin-Est, capitale de la République Démocratique Allemande, ne manqua pas de réagir. Avant même son ouverture, le congrès berlinois était vivement combattu par-delà la frontière entre les deux Berlins. Le respon-

⁶⁸ D. C a u t e ne tient pas le soutien financier pour facteur essentiel, ce qui l'inquiète c'est le fait que ceux qui ont critiqué sans cesse les faits et gestes des communistes, maintenant "willingly adopted their methods", *The Fellow-Travelers. A Postscript to the Enlightenment*, London 1973, p. 229.

⁶⁹ N. P o d h o r e z, *Krwawe skrzyżowanie (Le croisement sanglant)*, Warszawa 1989, p. 19. Une publication collective sous le titre *Bóg który zawiódł (Le Dieu qui déçu)*, plus proprement stalinienne. Ceci se laissa percevoir aussi au congrès de Milan.

sable de la propagande de ce pays Gerhard Eisler, ex-ami de Koestler, traita les délégués de “mouchards de police et de signes littéraires”. Néanmoins, durant le congrès, deux scientifiques de République Démocratique Allemande — le chimiste Robert Havemann et le philosophe Arthur Holitscher rencontrèrent quatre membres du congrès de Berlin-Ouest: Koestler, Lasky, Hook et Brown. C’était dans un café; l’entrevue donna lieu à un entretien chaotique, vite interrompu, au sujet du congrès, faute d’avoir trouvé de part et d’autre un langage commun. Quelques jours après la clôture du congrès berlinois, se déroula à Berlin-Est le II^e Congrès des Ecrivains de République Démocratique Allemande (4–6 juillet 1950)⁷⁰ qui proclama un manifeste pacifique. Une envergure incomparablement plus grande fut le fait, en mai 1951 à Leipzig, du Premier Congrès Allemand de la Culture. En dépit d’une mise en garde de non-participation par le CCF⁷¹, plusieurs intellectuels de République Fédérale d’Allemagne y prirent part. Parmi les intervenants, relevons notamment Arnold Zweig, comblé d’honneurs et de bienfaits dès son retour, en 1948, de exil en Israël, et Bertolt Brecht, rentré lui aussi d’émigration, mais aux Etats-Unis. Le thème dominant c’était toujours la menace d’une guerre.

A la fin de 1951, la direction du CCF adressa inopinément à Frédéric Joliot-Curie, président du Mouvement Mondial de la Paix d’obédience soviétique, la proposition d’engager un débat autour de la question de la paix, et plus particulièrement de la question à trancher: la paix sans liberté ou dans la liberté. Ce débat devait être animé par des intervenants des deux côtés du “rideau de fer” réunis en studio de radiodiffusion, en vue de son émission sur les ondes par des postes émetteurs des deux côtés du “rideau de fer”, et dans le cercle restreint des intervenants des deux mouvements⁷². La proposition est restée sans réponse. Dans le climat de dogmatisme, d’intolérance, de persécution des mal pensants du monde de la culture et de la science qui regnaient en Union Soviétique, elle était absolument irrecevable.

A la même époque, le Comité exécutif du CCF cherchait à faire aboutir une coopération des écrivains qui optaient pour un “non-alignement”. Une conférence à Paris était envisagée à cette fin avec, comme invités, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir et Thomas Mann. Consulté en la matière en sa

⁷⁰ Du côté polonais y ont participé Jerzy Andrzejowski, Tadeusz Borowski et Mieczysław Jastrun. Leurs interventions étaient éminemment politiques.

⁷¹ Dans les colonnes du “Tagesspiegel” du 10 mai 1951, on mettait en garde en ces termes: “... freie Deutschland und die ganze freie Welt ihnen forthin kein Verständnis mehr entgegenbringen und für ihr Mitläufertum keine Entschuldigung finden können” (cf. la documentation sous le titre “Leipziger Kulturoffensive” aux Archives rédactionnelles du “Tagesspiegel”).

⁷² Les Archives rédactionnelle du “Tagesspiegel”, Kongress Nachrichten du 19 janvier 1951.

qualité de membre du Bureau du CCF, Koestler s'y opposa résolument, estimant qu'une telle initiative risquerait d'entraîner une confusion tant au sein même du CCF que dans les esprits des tiers. Sa menace de quitter le Bureau⁷³ du CCF en cas d'une mise en oeuvre, fut vraisemblablement décisive pour le renoncement au projet.

Après le congrès berlinois, parut un livre qui mérite l'attention: *The Origins of Totalitarianism* de Hannah Arendt (New York 1951), fondant théoriquement les arguments avancés aux congrès du CCF; il taxait le fascisme au même titre que le communisme, de système totalitaire.

(Traduit par Hubert Krzyżanowski)

⁷³ I. Hamilton, *op. cit.*, pp. 217–218.